

évidente. Il y a tel marchand de Montréal ou de Québec, intelligent et spirituel, dont l'influence est assez restreinte aujourd'hui, que l'on verrait à la tête de ses concitoyens s'il pouvait parler en public, s'il pouvait écrire, s'il était un esprit assez cultivé pour avoir de ces idées larges et fécondes qui s'imposent aux masses et les développer avec force et lucidité. Il y a tel agriculteur qui occupe depuis plusieurs années un siège dans la législature, où il ne fait rien, et qui serait devenu bientôt un homme marquant s'il avait eu quelque instruction. Par tout le défaut d'instruction paralysent les talents.

Dans certains cercles on a coutume de dire que tout va mal, que le Canada sent le besoin d'une régénération. Il est vrai qu'une bonne moitié des représentants du peuple sont incapables de rendre utiles; que nos lois sont trop souvent mal digérées et mal rédigées; que nos hommes publics ne sont pas tous des hommes d'état; qu'un tel, qui pose comme financier, sait le calcul, mais ignore la finance, l'économie sociale: mais, dites-moi, la faute en est-elle au grec et au latin? Ces députés inutiles sont ce qu'on appelle des hommes pratiques; ces mauvais financiers n'ont été qu'aux écoles commerciales; aucun de ces politiques manqués n'a fait un cours d'études. Et c'est là précisément le mal. L'instruction classique est la seule base sur laquelle se peuvent bâtir les renommées solides. Voyez le passé, voyez le présent: quels sont les hommes qui nous ont rendu le plus de services, sinon ceux qui ont reçu leur éducation dans nos grands collèges? On remarque que le Bas-Canada a toujours été dans des situations difficiles et qu'il en a été tiré chaque fois par des hommes qui se sont montrés supérieurs à ceux des autres provinces: il ne faut pas chercher d'autres causes que l'enseignement classique à cette supériorité de nos chefs. Indirectement ce sont ainsi les collèges qui ont maintenu la nationalité canadienne-française; et si notre pays, comme on se plaît à le dire, a besoin d'une régénération sociale ou politique, assurément l'idée mère qui l'enfantera ne sera point conçue par une intelligence inculte. L'homme qui nous sauvera si nous avons besoin d'être sauvés, ne sera certainement pas un "homme pratique," élevé dans l'horreur des classiques, et qui, étranger aux sciences morales et à la philosophie de l'histoire, aura passé sa vie à trouver les moyens de faire fortune. Les esprits dans ce pays ne sont pas pétris d'une autre argile que ceux d'ailleurs; ici comme partout, les vues d'ensemble, les idées générales ne s'acquèrent que par de longues études, et si le Canada se fraye un chemin dans le monde, il le fera comme les autres peuples, non pas au moyen d'un éteignoir, mais au moyen d'un flambeau. L'instruction classique, loin de ne convenir pas à un pays comme le nôtre, est au contraire utile surtout à une société démocratique, où le peuple pour bien user de son droit de résoudre cent questions différentes, a besoin de tant de bon sens éclairé et conservateur et d'une si sage direction.

OSCAR DUNN.

A CARLE TOM.

"Eh bien! en vérité, les sots auront beau dire,
"Quand on n'a pas d'argent, c'est amusant d'écrire.
"Si c'est un passe temps pour se désennuyer,
"Il vaut bien la bouillotte; et si c'est un métier
"Peut-être qu'après tout ce n'en n'est pas un pire,
"Que avocat ou portier."

A. M.

Ce poète a raison, et mille fois raison, si l'on peut avoir mille fois raison; c'est amusant d'écrire même quand on a de l'argent et quand on est avocat. Rien surtout ne met plus de joie et de rayonnements sur le front d'un jeune homme. Que ce soit en vers ou en prose son âme jouit en laissant tomber sur le papier les sentiments qui l'agitent. Avez-vous vu sur le gazon, ou sur une roche au milieu des feuilles attéduées par les rayons du soleil, un serpent se pelotonner, se tordre en tous sens et se balancer mollement en spirales gracieuses? L'âme de l'écrivain dans une phrase harmonieuse, bien chatiée, bien polie, se montre toute entière, s'y étend, s'y solide, s'y replie avec abandon et souplesse. On la regarde plein d'admiration et d'étonnement. Elle fixe par un mot plein de vie, de force l'image qu'elle a vue, et souvent par un mot brûlant échappé sous l'action d'une vive émotion, se souvient mieux de ses joies, de ses tristesses.

Chers lecteurs, (pourquoi dit-on: chers?) je ne viens pas pleurer aujourd'hui, ni rire à gorge chaude. Cela vous déplairait et je ne le fais plus en public. C'est de mauvais goût, et dans toute chose il faut garder un juste milieu. Cela a été dit avant moi et en latin. Je n'en suis pas fort peiné. Car, me disait un homme de sens: Est-ce que l'homme d'esprit aujourd'hui peut dire quelque chose qui n'a pas été dit avant lui? Ah! j'ai oublié de vous citer le vers latin. Eh! bien, je vais le laisser de côté, vous l'entendrez assez souvent avant de mourir.

Pour ne pas vous paraître trop classique je passerai sans transition à ce que je veux vous dire, à ce qu'il vous importe, je crois, fort peu de connaître. Mais dans le monde, depuis que les journaux sont éclos. (Est-ce que cela peut se dire "éclos?") Pourquoi pas!) l'humanité se compose de deux gentes: La gente lectrice et la gente—allons, ça me coûte. Mais après tout—oui et la gente autrice. O triste barbarisme! mais souvent un barbarisme a été déclaré légitime par la docte Académie. Cela est incontestable, c'est-à-dire qu'il y a le monde qui lit et l'autre qui écrit. Et même quelque fois, il existe des êtres qui, oubliant leur vocation de simples lecteurs se sont fait simples

auteurs. Voyant un écrivain aimé du public, ils voudraient eux aussi s'en faire aimer. Cela rappelle l'âne de Lafontaine qui voulant se faire caresser comme le petit épaveul, vient délicatement s'assois sur les genoux de son bon maître. Vous pouvez juger de l'effet; malédiction! me voilà à bavarder et je n'ai pas encore commencé.

Je disais donc—non pas moi, mais le poète disait donc qu'il est amusant d'écrire et je le maintiens. Si j'avais dans la tête ce que vous ne savez quoi, si dans mon cœur flambait ce feu qui... que... et cetera, en un mot si j'étais poète, je vous rimerais quelque vers. Mais je perds toujours la rime, c'est-à-dire je ne la trouve jamais, et quand je la cherche trop longtemps je perds... devinez.

Maintenant, permettez-moi de vous apprendre que j'ai ce soir un joli thème pour des variations poétiques. Pas possible—Voyez-vous même.

Je suis seul, complètement seul, ce qui s'appelle seul en bon français, dans une petite chambre bien chaude, bien coquette, remplie d'une foule d'hommes d'esprits depuis Platon jusqu'à... Ah! je ne veux pas blesser personne. Je n'entends au dehors que le bruit d'un fort vent d'hiver qui pousse et fait gémir les branches dépouillées et glacées sur les vitres de ma fenêtre.

Il est minuit, l'heure des rêves pour ceux qui ne dorment point et pour ceux qui dorment aussi. A l'intérieur un silence complet absolu règne dès que je lève ma plume de dessus mon papier. Je laisse courir ma main pour tracer ces lignes avec contentement, non pas qu'elles soient de mon goût, mais parce que je prends plaisir à vous parler. Un lien, une communication va s'établir entre vous et moi. Cela ne nous fait peut-être pas grand chose, mais me remplit moi d'une émotion indéfinissable, car après tout, je suis homme et tout ce qui touche à l'homme ne m'est pas indifférent. Encore dit cela, avant moi, et en latin?—Toujours est-il que pour un moment, ma pensée va s'aillier à la vôtre. (Je parle à ceux qui me liront.) Toutes deux vont habiter un instant la même région... Je songe à toutes ces choses qu'une seconde laisse voir et comprendre mais que cent mots n'expriment point, bien que Boileau me contredise. Oui, il me contredit dans ces deux vers qu'il mit peut-être un mois à trouver:

Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Je suis donc seul—vous l'aviez peut-être oublié—et je rêve ou à peu près. Ma plume reste souvent suspendue quand mon regard suit mon imagination à travers les espaces.

Une pensée,—oui, lecteurs, j'en ai dans ces moments-là—arrive; je lui souris comme à une amie, je la contemple un moment. Puis mon imagination s'approche et se penchant tout près de moi, me présente sa corbeille et son écriin. Alors je choisis ce qui me plaît et commence à parer cette pensée assez bonne pour m'avoir visité. Tantôt je la recouvre d'un manteau de pourpre, étincelant de pierreries, tantôt je la laisse courir à moitié vêtue, des fleurs et des rubans pour couronne. Les uns après les autres mes pensées arrivent, se placent, se regardent et sourient. Je ne suis plus seul, une foule de charmantes visiteuses me font la cour. Elles me paraissent toutes belles et mignonnes. J'en suis fier, comme un frère de sa sœur, une mère de sa fille. Elles sont à moi, bien à moi. Mon Dieu oui, c'est amusant d'écrire. Vous qui écrivez, osez lire que je mens, quand je vous dis que vous prenez de la joie, du bonheur à regarder ce que votre imagination et votre cœur vous ont dicté. Et vous qui écrivez, osez dire que je mens.

Ce soir donc, j'écris après avoir pensé et même avant, mais il me vient, au milieu de ma joie, un léger sentiment de tristesse, car, en regardant mes visiteuses—mes phrases, je dirais, si je ne savais pas instinctivement que vous avez l'esprit développé.—Et en songeant qu'elles vont paraître devant le public,—la grosse bête noire des jeunes écrivains, et mauvais auteurs,—je ne les trouve plus si gentilles, si fraîches et si sûres de plaire. Mais entre nous, ça ne me chiffonne pas trop fort.

Car, si mes lecteurs ne sont pas satisfaits, ce n'est pas ma faute. S'ils prennent plaisir à lire ce que mon imagination leur donne gratis, ce n'est pas à moi de les remercier. Enfin, si, malheureux lecteur, tu es assez hardi pour ne pas aimer ma causerie, c'est que tu es fâché contre quelqu'un et que tu portes ta colère sur elle, ou bien tu es mal disposé, ou bien encore, c'est peut-être parce qu'elle est mal faite. Grand Dieu! si tu le penses, ne le dis pas tout haut, car, tu trouveras peut-être des contradicteurs, vous vous disputerez, vous vous fâcherez. Et la colère enlaidit, elle change l'ange en démon. Et si tu n'es pas un ange, en quoi changeras-tu donc? Pas gêné du tout celui-là! Il pense avoir des admirateurs qui le défendent. J'ai oublié de mettre, dis-tu, mon pauvre ami, je ne dis pas tout à fait admirateurs, mais contradicteurs, car, du moins sois certain qu'il existe au monde un être qui trouvera cette causerie pas mal, c'est ton semblable, pourquoi lui faire de la peine en le niant? Laissez l'illusion au jeune homme, comme on laisse l'appui à la nouvelle plante.

Pourquoi, diantre, écrivez-vous? vais-je répondre à celui là. Oui, lecteurs, toujours sans votre permission. J'écris un peu pour vous plaire, un peu pour me distraire et beaucoup pour je ne sais quoi. L'oiseau vole et chante, la bête féroce déchire, les arbres verdissent, l'homme, lui, aime à se communiquer, à donner du plaisir à son semblable. Vingt ans, lecteurs, vingt ans c'est un bel âge. Quand on vient à les avoir, quand on a du sang dans les veines, du bonheur, de la gaieté dans l'âme, une plume au bout des doigts, un journal cordialement ouvert à ses écrits, que voulez-vous qu'on fasse? Est-ce mieux de bailler sur un roman populaire, de fumer dix cigares par jour, de regarder les passantes pour voir laquelle est la plus jolie, enfin de rester dans un coin, chargé d'ennui, vivre un jour le jour, avec les pensées des autres, sans joies, sans troubles, sans aucune activité? C'est ignoble de cacher ce que le bon Dieu nous a donné de verve et de talent, de ne parler que pour critiquer ce que les autres font avec candeur, de ne jamais faire autre chose que crier à celui que le travail protège. Orgueilleux, pédant, fou. Ah! ça, mais je me fâche et je voulais rire, du moins vous amuser, et qu'est-ce que cela vous fait qu'un homme en calomnie un autre.

Voilà pourquoi j'écris, même au risque de me lire tout seul. Une personne au moins me sera favorable.

C'est bien, écrivez, mais du sérieux.—D'abord je n'ai pas de barbe au menton ni sur les joues.—Chemin faisant dites-moi donc comment on la fait pousser?—Ensuite j'aime le sérieux, mais pas le sérieux toujours. Entre deux heures d'études philosophiques, morales, me défendez-vous de vous distraire un peu si je le puis.

L'homme lancé dans la vie publique, reste bien des heures pendant la journée, enfoncé jusqu'au cou dans... dans...

mais ou suis-je donc, pardon, lecteurs, ma lumière a failli de s'éteindre et je n'y voyais plus rien. Mais m'y voilà, enfoncé dans le tracas, le tumulte des affaires importantes. Il arrive un peu de distraction. Après avoir lu les grands articles de nos grands rédacteurs pourquoi ne me permettrait il pas d'avoir avec lui une petite conversation. Aussi, lecteurs indulgents, prenant ma causerie par la main, je vous la présente sans façon, c'est-à-dire sans mauvaise façon. Elle est timide la pauvre; c'est la première fois qu'elle monte sur la scène? Ne la sifflez point. Elle mourrait de honte. Alors tant pis pour... qui? pour vous, ou pour elle? je n'en sais rien.

Toujours est-il, que si vous lui faites faire une petite risette comme disait grand'maman avant de mourir—après sa mort elle m'a plus rien dit,—elle sera fière de vous et d'elle-même (pas la grand'maman.)

Je viens de parler aux abonnés sérieux; aux gens mariés et aux vieux garçons, maintenant, pour tous les amants, qu'il me soit permis de m'adresser à la charmante lectrice de l'Opinion Publique.

Il n'y a pas de mal à vous souhaiter le bon jour, ma belle enfant et à nous donner mutuellement une bonne poignée de main; tout le monde nous regarde. D'ailleurs je ne suis pas seul, je vous amène ma causerie pour me retirer ensuite. Cette première, vois-tu, est un peu sérieuse pour toi, joyeux lutin. Mais il faut bien plaire un peu aux vieux parents pour parler avec la jeune fille. Laisse à ma plume le temps de s'habituer à trotter sur le papier, de parvenir à parler de mille riens à propos de tous et elle se fera joyeuse pour toi. Car, vois-tu, elle aime à caqueter longuement, et par là, ressemble à la femme; allons ne te fâches point, par là aussi, elle ressemble à l'avocat.

Aujourd'hui, c'est mon coup d'essai. Je ne suis pas de ceux qui en font un coup de maître. Espère, et la petite causerie mensuelle t'apportera un peu de distraction, en se faisant, pour toi, mignonne et coquette. Si tu est triste, elle calmera ce petit cœur qui bat trop vite Elle effeuillera des fleurs à tes pieds, te fera des couronnes toutes vertes et toutes parfumées, séchera tes belles larmes et montera avec toi près des anges dans le ciel. Toutes deux vous prierez Dieu pour les hommes qui sont si méchants,—n'est-ce pas, qu'ils sont méchants ces hommes! Ah! mon Dieu oui, beaucoup trop. Si tu veux prier bien fort, Dieu les convertira. Enfin je parlerai de toutes ces petites grandes choses qui occupent les femmes et amusent les hommes.

Ouf, êtes-vous fatigués? Je n'ai pourtant pas fini. Si vous êtes fâchés d'être venus jusqu'ici, recommencez pour voir si vous avez raison de l'être. Qui m'aime me suive.

Rien à craindre, excepté l'ennui. Voyons, êtes-vous des braves?

Suis-je tête folle? J'ai dit aujourd'hui ce que je voulais garder pour plus tard. Puis cette distraction impardonnable que j'ai commise, comment me la faire pardonner? Voyez vous-mêmes: Je mets en tête "à Carle Tom" et je termine sans lui avoir dit un seul mot. Bien sûr qu'il ne lira pas ce que je vais lui dire. Car, apercevant son nom il se sera dit: Voyons. Il lit vingt lignes, cinquante lignes, une colonne, deux colonnes et pas plus de Carle Tom que sur le dos de la main. Alors il s'est écrié, sans doute: "Quel écrivain! Il met un titre pour n'en pas parler! c'est un rusé, qui a pris ce moyen pour faire lire son article." Mon envie, je le jure par tous les chroniqueurs à venir, était de vous adresser la parole et de vous demander quelque chose. Mais, voyant que mon ton était si léger j'ai craint de vous fâcher. Car le ton gâte la plus jolie prière, et la plus fine chanson. Cependant, heureux habitant d'une capitale, sachez que je suis bon enfant, au fond, je ris toujours trop souvent. Ma bonne, m'a-t-on dit, ne m'a jamais vu pl... Quel gros mensonge! En un mot, je vais vous demander ce que je veux sans façon et sans rire. Voulez-vous que nous nous parlions de temps en temps? C'est-à-dire moi j'écouterai et vous aussi quelquefois. En un mot nous parlerons tour à tour. Pourquoi?—Parce que la conversation amuse et excite la verve. Puis du choc des idées jaillit la lumière, a dit le premier—ma foi j'ai oublié son nom. Puis vous en avez beaucoup d'idées et de lumière, j'y allumerai ma verve.—J'ignore si l'on peut dire cela allumer sa verve! Si ça ne se dit point, je ne le dirai plus.—Ainsi, ami éloigné, nous nous choquerons pour que vous m'éclairiez. Je recevrai plus que vous. Mais qui a beaucoup reçu peut donner beaucoup. Chronique et causerie voilà deux sœurs. Deux sœurs pour s'aimer doivent se donner quelques piqués de temps en temps.

Si vous n'aimez pas ce jeu, si vous me trouvez trop hardi, si vous ne voulez point consentir, il n'y a rien de fait. Si, il y a quelque chose de fait c'est ma causerie. Si vous le trouvez bon, cher Carle Tom, je vous la dédie d'un bout à l'autre. Dites-moi bonjour, bien-aimés lecteurs, et je vous souhaite longue vie.

PAUL D'OURLIAC.

Montréal, Mercredi,—2 P. M.

LE CHIEN DU SOLDAT.—Bignon était un chien fort laid, mais très-attaché à son maître, l'un de nos braves soldats qui se battait si vaillamment à Patay. Le chien et le maître, atteints tous deux par la mitraille, restèrent sur le champ de bataille, fort endommagés.

Une ambulance française passa et ramassa le soldat, et, clopin-clopat, notre barbet suivit la voiture, laissant en souvenir aux Prussiens un lambeau de patte et une de ses oreilles. Envoyé à Bordeaux, dans un de nos hôpitaux provisoires (extra muros), le soldat est mort, il y a quelques jours, des suites de ses blessures, et lorsque son cercueil, recouvert du drapeau de la République, s'acheminait vers le champ du repos, on vit encore le pauvre animal suivre, en boitant, et en compagnie de quelques personnes, les restes de celui qu'il aimait tant.

L'entrée du cimetière lui ayant été refusée, il revint, à la nuit tombante, se coucher à la porte du petit hôpital. La neige tombait à gros flocons, et bientôt ce fut à peine si, à la lueur d'un verger s'éteignant, on put distinguer le pauvre Bignon, qu'on ne devinait plus qu'aux cris plaintifs et étouffés qu'il poussait encore. La neige tombant toujours et ses plaintes s'affaiblissant, on n'entendit bientôt plus que le vent qui sifflait dans les branches des arbres dénudés.

Lorsque parut le jour, les enfants accoururent pour jouer avec la neige, et se mirent en devoir d'attaquer un monticule qui semblait devoir leur fournir une grande quantité de boules. A peine eurent-ils enlevé quelques poignées de neige qu'ils découvrirent le corps d'un chien, roidi par le froid et enseveli dans son linceul de glace.